

DOFF

L'ŒUVRE AU

NOIR

DU 3 AU 26 AVRIL 2025



L'ŒUVRE AU NOIR

Simon Njami

Doff est Tchadien. Cela ne signifie rien et tout à la fois. Si je n'accorde aucun crédit à la vérité des origines, je prête en revanche un regard attentif à l'environnement dans lequel évolue un artiste. On ne voit pas le monde de la même manière, que l'on vive à Bombay, à New York ou à Paris. Doff n'a jamais quitté N'Djamena. L'environnement, ou le contexte pour être plus précis, influe toujours sur la vision du monde, que ce soit de manière consciente ou inconsciente. Le Tchad a connu, depuis son indépendance en 1960, deux coups d'état violents et trois guerres civiles. Cela donne un cadre. Et dans un pays où la violence est une donnée axiale, le travail d'un artiste ne peut pas être neutre. Et qu'importe que d'autres pays, en Afrique et à travers le monde, traversent les mêmes réalités troubles. Ils ne sont pas le Tchad. La violence constitue, dans le travail de Doff, un arrière-plan permanent, un cadre de référence auquel il a décidé de ne pas s'attaquer de manière frontale, mais sous une forme métaphorique. Il n'entend donner de leçon à personne et s'en garde bien. Ce que son regard perçoit lui est personnel, comme l'est l'histoire qu'il raconte depuis des années maintenant.

Lorsque je l'ai rencontré pour la première fois, l'artiste traversait une crise existentielle profonde. De ces crises qui nous permettent, si nous parvenons à les surmonter, de repenser le monde autour de nous et la manière dont nous entendons l'habiter. Artiste et déjà sujet à un succès local, il avait compris que l'art ne pouvait pas se cantonner à être un commerce comme un autre, une marchandise dont le client, le commanditaire était le maître. Il existe, pour tous ceux qui connaissent le continent africain, un cercle vicieux délétère dans lequel l'art de la survie se substitue souvent à toute autre forme de création. Le questionnement ontologique de Doff, dans un environnement où les stimuli étaient rares, a fait de lui ce qu'il est aujourd'hui : un artiste qui s'est forgé une voix et qui a atteint la liberté intellectuelle sans laquelle, que l'on vive ici ou ailleurs, il n'est pas de création valide. Il est parvenu à incarner, à travers son travail, le fameux *dasein* cher à Martin Heidegger, c'est-à-dire, son être-dans-le-monde.

Une brève histoire du monde

L'Homme. Nous y reviendrons à plusieurs reprises. Commençons par un homme, au singulier, le *Ndingam*, en langue mbaye. Cette représentation est inspirée par la cérémonie initiatique du yondo. Mais oublions un instant les références ethnologiques pour nous intéresser uniquement à ce qui nous est proposé. Un homme, donc, dont le centre du visage est figuré par un circuit imprimé. La coiffe et la tenue sont de toute évidence cérémonielles. Sa jambe droite, par rapport à notre regard, est absente, et le pied flotte dans

le vide. Il porte un bâton et les deux tiers de son corps se tiennent au centre d'un cercle sans doute mystique. Dès que mon regard s'est posé sur ce travail (on ne peut ni évoquer un tableau, au sens premier du terme, ni une sculpture à proprement parler, et là se trouve l'une des particularités de Doff qui peint sur trois dimensions), la figure de Moïse m'est immédiatement apparue. Le guide. Celui qui ouvre la voie. Et toutes les œuvres qui suivent semblent répondre aux règles d'une même cosmogonie. Moïse n'appartient plus à aucune religion. Il est symbole pur d'une quête inassouvable. Et après lui, qui descendit de la montagne avec les Tables de la Loi, vient cet arbre que l'artiste a nommé *Déconstruction*.

Un arbre, donc, au centre du cadre, sur fond noir, entouré de douilles. Comme un mirage surgit d'un désert aride et hostile. Lorsque la couleur intervient, c'est toujours en touches subtiles, comme un projecteur à faible puissance chargé d'éclairer la tragique réalité. Le vert qui, contrairement à d'autres couleurs, demeure vert (avec des nuances, certes) lorsqu'on le mélange au blanc, apporte cette touche d'espoir qui contredit le pessimisme de l'œuvre. C'est la chlorophylle, c'est la nature, c'est la vie, comme dans le cycle des saisons, qui toujours parvient à triompher, envers et contre tout. C'est l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, l'arbre par lequel l'humanité (du moins ses ancêtres bibliques) ont été chassés d'Eden. On retrouve, je l'ai d'emblée signalé, d'autres douilles sur la *Fleur du Mal* qui pourrait former, avec *Déconstruction*, comme un diptyque. Mais plutôt qu'une nature triomphante, c'est une nature corrompue, malade. Et cet œil (*l'œil était dans la tombe et regardait Caïn*) qui pleure des larmes amères, des larmes noires. Cette fleur qui n'émet plus aucun signe de vie est une référence évidente au recueil de poèmes de Baudelaire. Mais une fleur est-elle capable de porter en elle le mal ou est-elle plutôt victime de l'air vicié qui l'entoure et qui absorbe l'oxygène qui serait indispensable à son épanouissement ? D'ailleurs, dans la dédicace qu'il fait à Théophile Gautier, le poète apporte la nuance qui donne un éclairage plus nuancé à son titre : « au poète impeccable, au parfait magicien ès lettres françaises, à mon très cher et très vénéré maître et ami, Théophile Gautier, avec les sentiments de la plus profonde humilité, je dédie ces fleurs malades ».

Le mal dont est victime la fleur de Doff provient, sans aucune ambiguïté, de la manière dont les humains ont décidé de faire fi du *Cinquième commandement* que l'artiste accompagne d'un point d'interrogation sur un champ de douilles. J'ai dû replonger dans la Bible pour me remémorer quel était le cinquième commandement rapporté par Moïse : *tu ne tueras point*, évidemment. Ce commandement traverse, d'une manière plus ou moins audible, l'ensemble des œuvres de l'artiste, comme une antienne têtue, un pense-bête qui doit être utilisé comme un mantra. Non pas pour, dans une démarche médiumnique, conjurer le sort. Au contraire. Il s'agit d'une mémoire active, une mémoire en veille qui, malgré les éclaircies que la vie offre parfois, ne se détourne jamais de l'essentiel. Peut-on faire de l'art avec des instruments de mort ? Peut-on, comme le disait Baudelaire, encore lui, faire l'or avec de la boue ?

Au centre était l'humain

L'Homme de Vitruve (*le proporzioni del corpo umano secondo Vitruvio*) dans lequel, d'après une étude du traité de l'architecte ingénieur Vitruve, Léonard de Vinci a réalisé une représentation en des proportions idéales du corps humain parfaitement inscrit dans un cercle, est un symbole allégorique de l'humanisme, de la Renaissance, du rationalisme, de *l'Homme au centre de tout/Homme au centre de l'Univers*, de la mesure et de la représentation du monde. Je retrouve cette même volonté (toutes proportions gardées), dans les cercles qui apparaissent souvent dans le travail de Doff. Nous l'avons vu avec le Ndin-gam, mais je vais m'arrêter quelques instants sur une série de travaux que je perçois, pour ma part, comme constituant un triptyque. La relation que j'établis avec de Vinci procède

plus du cadavre exquis cher aux amis de Breton que d'une quelconque analyse logique. Dans deux des trois œuvres qui composent mon triptyque, *Plaidoyer de l'espoir*, figure un cercle. Dans l'un, *Passé*, les quatre paires de pieds disposés en croix débordent de la limite du cercle (c'est celui où ils sont tournés vers l'extérieur) et dans l'autre, *Futur* (celui où ils convergent vers l'intérieur), ils sont contenus et semblent attirés par des pépites d'or ou quelque matériau précieux alors que celui dont ils ont l'air de vouloir s'échapper a en son centre, comme une cible noire dans laquelle on distingue un trou. On passe évidemment à la trace d'une balle. Chez Léonard, la recherche de la perfection, une ode à l'humanisme, à l'ingéniosité humaine, chez Doff, la débandade des fils emmêlés, l'humain réduit à des paires de pieds sans direction précise, même s'ils s'orientent et proviennent des quatre points cardinaux. Mais chez Léonard comme chez Doff, c'est l'humain qui se trouve au centre de toute chose. L'humain d'abord.

La pièce centrale, *Présent*, serait ce couple, entouré de planètes ou de signes zodiacaux, célébrant des noces royales qui annoncent un renouveau. L'homme et la femme représentés sont sans doute une métaphore de ce futur qui devra advenir et produire une nouvelle humanité. Mais l'artiste ne semble pas totalement dupe de ses propres fantasmes. Au-dessus de chacun des personnages se trouve un symbole. Celui de l'homme demeure pour moi une énigme, celui de la femme, un point d'interrogation, remet en cause l'apparente harmonie de cette idylle. L'ensemble, néanmoins, insiste bien sur la notion de mouvement et d'évolution. Il n'existe, chez l'artiste, aucune fatalité, dès lors que la volonté demeure. Comme en atteste *Optimisme* (une feuille, des tiges vertes qui pourraient être des bambous peints sur douilles, et le signe de la paix). Cela pourrait être une croche, en musique. L'avenir n'est donc jamais matière à désespoir, quand bien même semblerait-il noir.

Nigredo

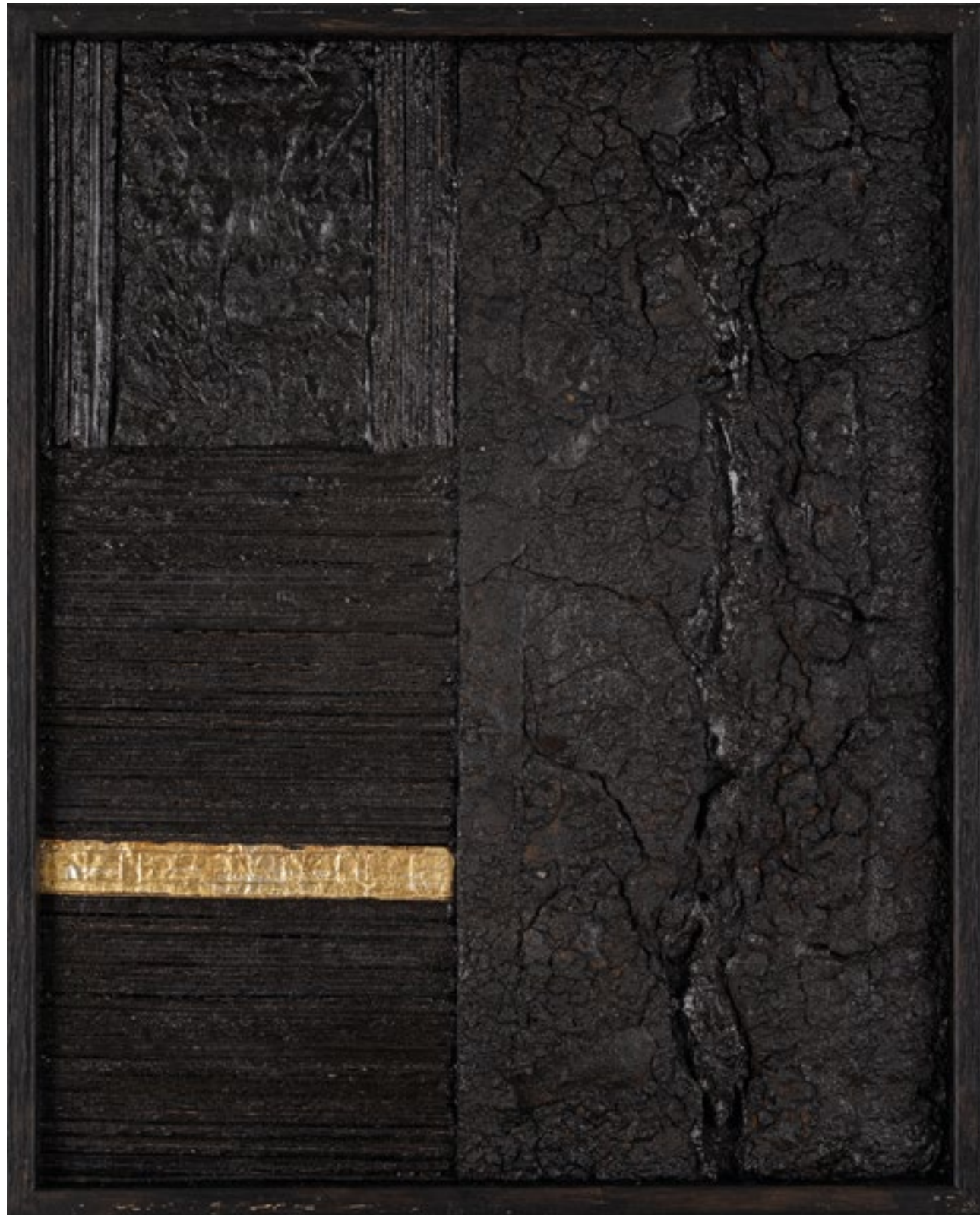
L'artiste noir américain Raymond Saunders a déclaré en 1967 : « *black is a color* ». Sur les traces de James Baldwin qui avait publié *Everybody's Protest Novel*, pour répondre au *Black Boy* de Richard Wright et critique la racialisation de la création artistique, Saunders entendait se démarquer de l'assignation à laquelle était condamné tout noir. Mais au-delà de cette position que l'on pourrait juger politique, Saunders entendait se démarquer de ce que l'on nommait à l'époque (et ce n'est pas fini) « black art ». « Je ne crois pas, affirmait-il, que l'œuvre devrait être limitée et catégorisée par la race. » Doff pourrait dire la même chose en changeant simplement « noir » par « africain ». Il y a également, chez un artiste noir, la volonté de dédramatiser une couleur qui est toujours associée à des références négatives (notamment la prétendue malédiction de la race de Cham). Mais au-delà de ces considérations identitaires, le noir est une source inépuisable de recherche, comme le soulignait Pierre Soulages qui utilisait le noir à la fois comme une couleur et une non-couleur : « Quand la lumière est reflétée sur du noir, elle la transforme et la transmue. Elle ouvre un champ mental à elle seule... » Pour Soulages, la lumière représentait un élément fondamental, parce que le noir absorbe la lumière et illumine l'obscurité. Pour Soulages, le noir est une couleur lumineuse.

Doff ne prétend pas être Saunders ou Soulages. Mais c'est bien le chemin (ces deux chemins) qui l'ont fait aboutir au noir. D'une part, l'Afrique a été trop souvent réduite à la couleur, à l'énergie vitale, et cela a parfois nui à la perception que les artistes avaient d'eux-mêmes. Avec le Noir comme couleur, Doff a effectué un tournant radical dans l'élaboration de son œuvre. Le noir n'autorise aucun effet de manche, aucune séduction facile. Il requiert une attention particulière, non plus aux fioritures décoratives, mais à l'œuvre elle-même. Je compare souvent l'évolution de l'artiste à une approche à rebours de la transformation alchimique. Une œuvre comme *Black beyond darkness* atteste d'une volonté presque philosophique d'aller au-delà de la matière et des choix dont nous disposons.

Le Grand Œuvre est l'aboutissement du processus de la transformation alchimique qui se décline, selon la règle la plus courante, en trois phases : Le *nigredo*, l'*albédo* et le *rubedo* (qui représente le stade final). Trois couleurs sont associées à ces trois phases : le noir, le blanc et le rouge. Le *nigredo* est le terme latin qui signifie noir ou noirceur, désigne en alchimie la phase du noir (calcination) du Grand Œuvre, c'est-à-dire l'étape initiale dans le chemin de création de la pierre philosophale, celle de la putréfaction et de la décomposition. La définition de ce *nigredo* correspond à mon sens, et de manière troublante, à la manière dont Doff élabore ses œuvres. Comme si, partant du *rubedo*, il avait décidé de faire le chemin à l'envers, annonçant implicitement que la perfection n'était pas de ce monde et qu'il fallait chercher ailleurs les éléments de la transformation fondamentale.

Putréfaction et décomposition constituent les deux piliers de son œuvre. Les douilles qui lui servent de matière première, par exemple, ne sont plus des douilles une fois qu'elles sont passées entre ses mains. Et le matériel qu'il utilise avec prédilection n'est pas noble. Mais contrairement aux artistes de l'Arte povera, par exemple, ou aux recycleurs de tout bord, il n'entend pas produire une sorte de ready-made écologique qui respecterait la nature des éléments qu'il agglutine. La *materia prima* doit disparaître pour renaître, tel un phœnix, sous une autre forme. C'est la seule transformation qui importe : celle qui ne vaut que pour elle-même.





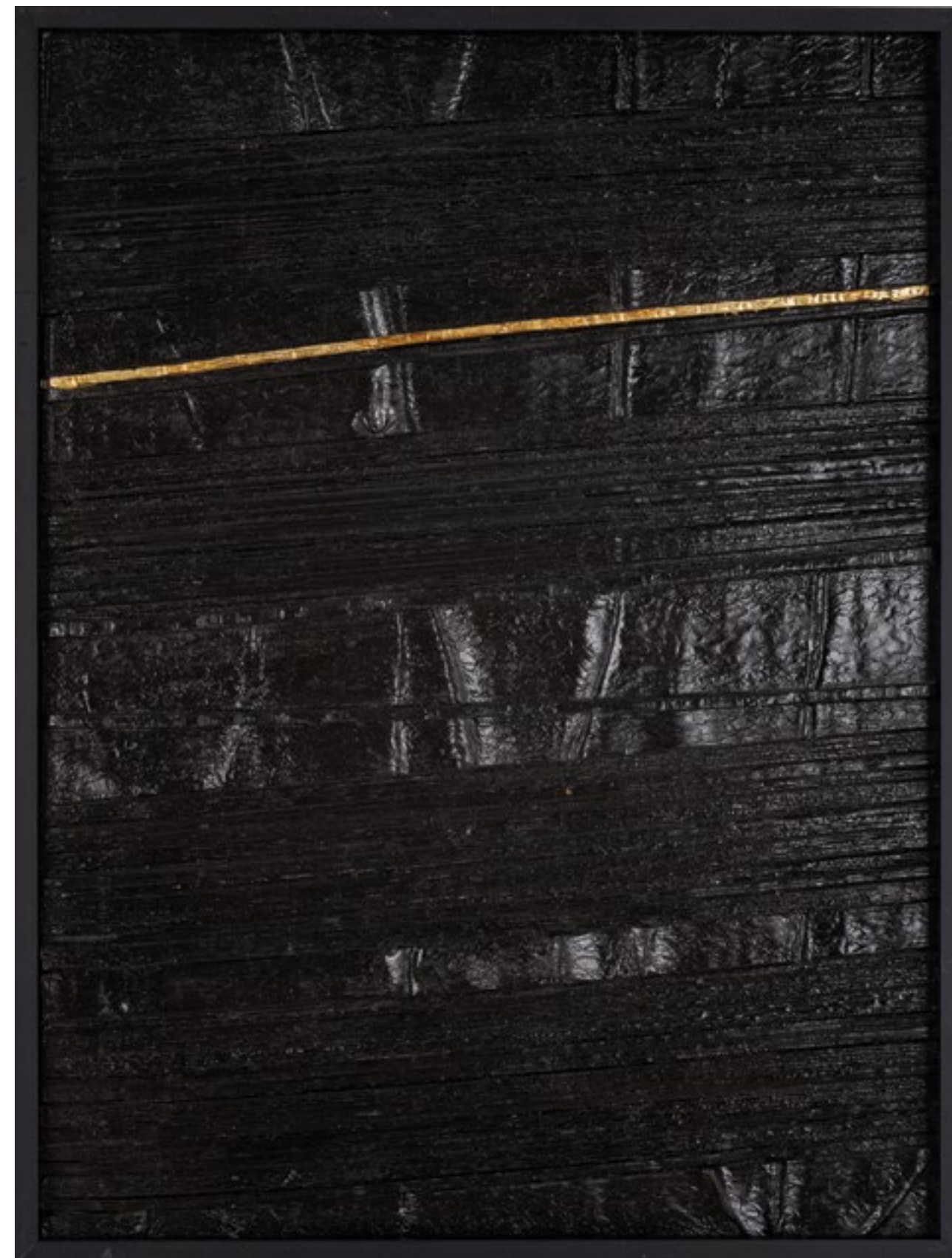
Pages 10 à 13 quadriptyque

Sans titre, de la série *Black beyond darkness*, 2023. Paxalu, 29,5 x 23,5 cm. Chaque élément.





Pages 14 et 15, diptyque
Sans titre série *Black beyond darkness*, 2023. Paxalu, 41,5 x 29 cm. Chaque élément.



Pages 16 et 17, diptyque
Sans titre série *Black beyond darkness*, 2023. Paxalu, 39,5 x 29,5 cm. Chaque élément.



Pages 18 et 19, diptyque
Sans titre série *Black beyond darkness*, 2023. Paxalu, 49,5 x 39,5 cm. Chaque élément.



Chlorophyle, 2023. Technique mixte (paxalu, plastique, papier, pyrogravure), 98,5 x 98,5 cm.

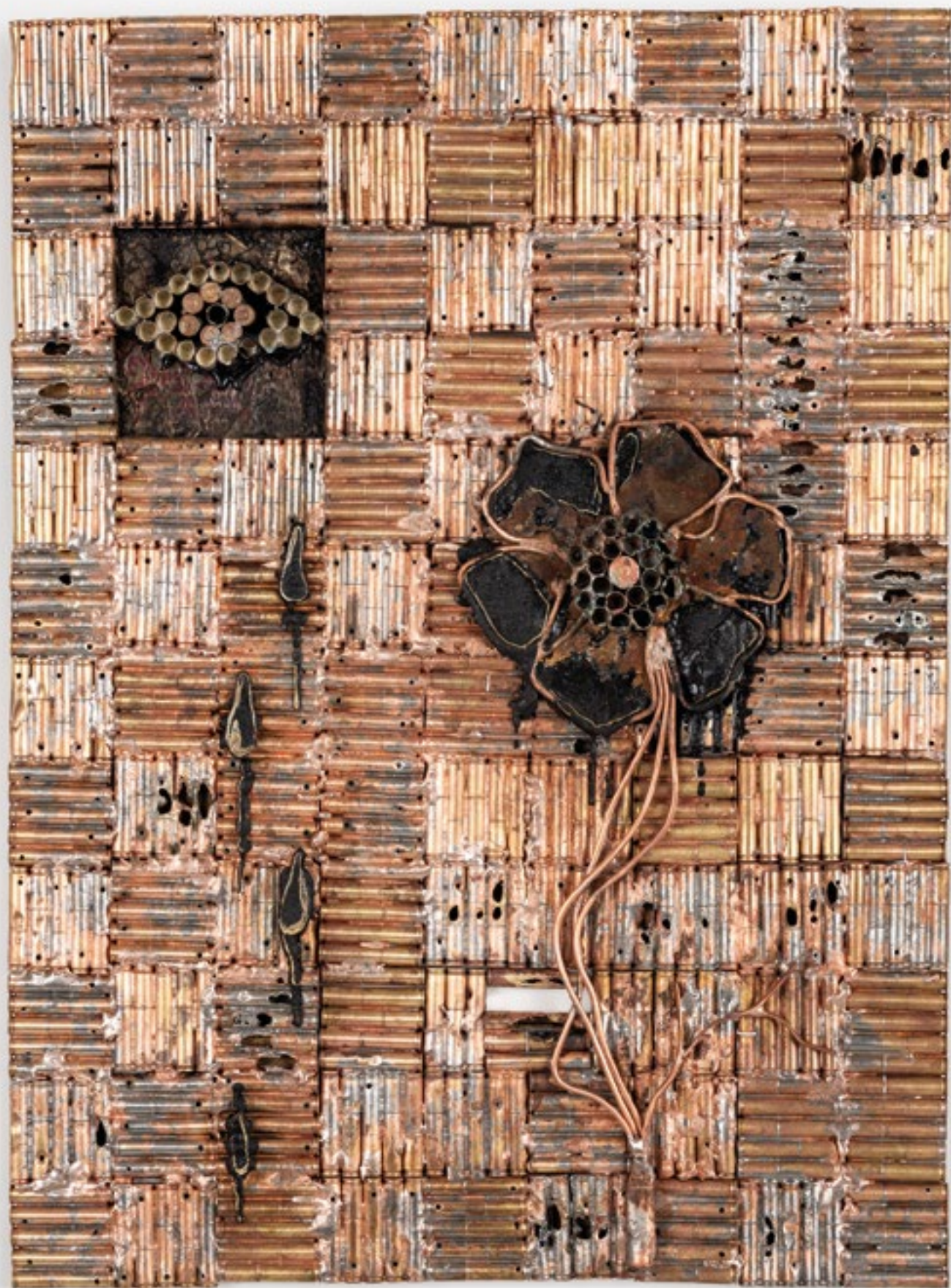




Optimiste, 2024. Technique mixte (douilles, paxalu ,éléments de boites de conserve), 74 x 63 cm.



Cinquième commandement, 2024. Technique mixte (douilles, paxalu ,éléments de boites de conserve), 74 x 63 cm.

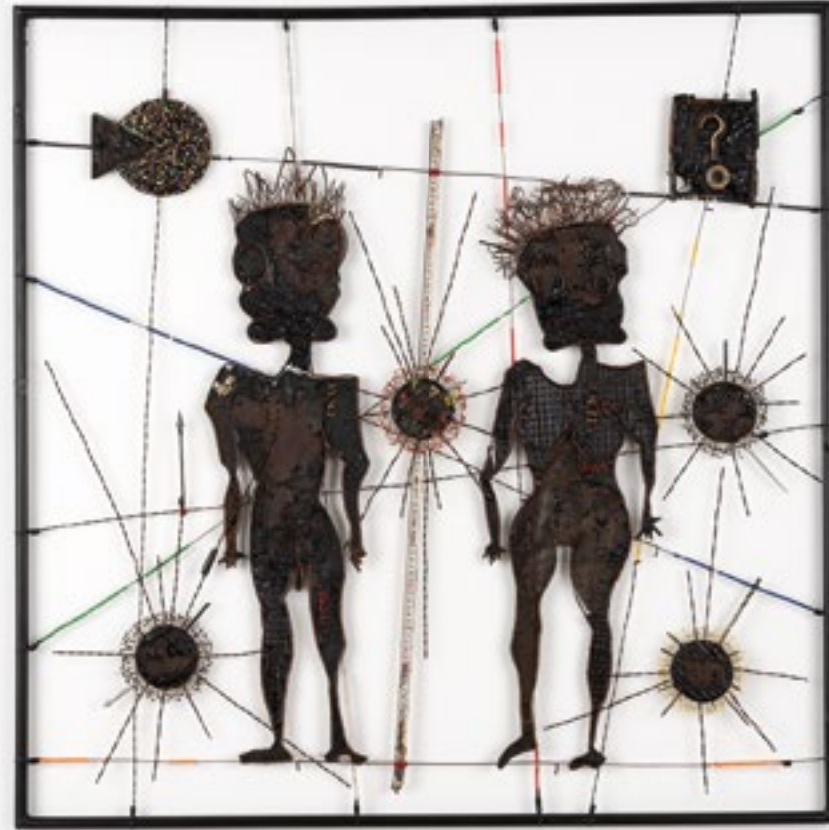


Fleur du mal, 2024. Technique mixte (douilles, paxalu, éléments de boîtes de conserve), 59 x 44 cm.





Déconstruction, 2024. Technique mixte (paxalu, cuivre, douilles, plastique, papier), 92 x 64 cm.



Plaidoyer de l'espoir, 2020, triptyque. Technique mixte (paxalu, fil de fer, fil nylon, perles, épingles, mètre), 120 x 120 cm. Chaque éléments.

De gauche à droite : *Passé, Présent et Futur*.



Pages 28 et 29, diptyque.
Sans titre, de la série *Black beyond darkness*, 2023. Paxalu, 90 x 72,5 cm. Chaque élément.



Innocence, 2025. Technique mixte (Palaxu, cuivre, fils de coton, douilles), 75 x 58 cm.



Ndingam, 2020. Technique mixte (paxalu, perles, fil de fer, circuits imprimés), 175 x 120 cm.

REMERCIEMENT

La Galerie Vallois tient à remercier chaleureusement
M. Simon Njami pour la préface qu'il a rédigée au présent catalogue.

COMMISSARIAT D'EXPOSITION

Cédric Destailleur
Directeur Galerie Vallois 35

PHOTOGRAPHIES

Louis Delbaere

MISE EN PAGE ET GRAPHISME

Studio Louis Delbaere

TEXTE

Simon Njami

CONTACT PRESSE

Sébastien Fernandes
The Art Factor
+33 6 72 39 03 23
sebastien@theartfactor.co

EXPOSITION DU 3 AU 26 AVRIL 2025
VERNISSAGE JEUDI 3 AVRIL DE 18H À 21H

▼ GALERIE VALLOIS

/ 35, rue de Seine 75006 Paris /
/ T : +33 (0)1 43 25 17 34 /
/ vallois35@vallois.com /
/ www.galerierobertvallois.com /